

PERSONNAGES PRINCIPAUX

Marco Pisani, *avocat*^{*1}, *c'est-à-dire haut magistrat de Venise*

Daniele Zen, *avocat, son ami*

Nani, *gondolier*

Rosetta, *gouvernante*

Chiara Renier, *femme d'affaires et voyante*

Tommaso Grassino, *dit Maso, apprenti de Chiara*

Alvise Cappello, *grand maître de l'Arsenal*

Marino Barbaro, *noble indigent*

Lucrezia Scalfi, *courtisane, maîtresse du précédent*

Piero Corner, *jeune aristocrate*

Biagio Domenici, *gondolier du précédent*

Paolo Labia, *noble aux mœurs dissolues*

Lucietta Segati, *ex-femme de chambre de la maison des Corner*

Zanetta, *fripière*

Marianna Biondini, *lingère*

Menico Biondini, *père de Marianna*

Giannina Biondini, *tante de Marianna*

Angela Sporti, *amie de Marianna*

Giorgio Sporti, *frère d'Angela et fiancé de Marianna*

Baldo Vannucci, *espion des inquisiteurs*

Francesco Loredan, *doge de Venise*

1. Les mots et expressions du dialecte vénitien qui n'ont pas d'équivalents français ou dont le sens doit être clarifié lorsqu'ils ont été traduits sont suivis d'un astérisque et expliqués dans le glossaire en fin de volume. *N.d.T.*

CHAPITRE 1

Pour son plus grand malheur, le jeune Tommaso Grassino, dit Maso, venait de trébucher sur la première victime assassinée.

C'était au début du mois de décembre, lors d'une de ces nuits glaciales proprement vénitiennes, quand l'eau des canaux semble se sublimer en gouttelettes, puis flotter le long des *calli** et tremper les vêtements des passants. Il faisait encore sombre quand Maso avait quitté à regret la tiédeur de son lit dans la maison de ses parents derrière le Campo San Polo. Mains dans les poches, il suivait dans la pénombre la rue du Ravano, en direction du pont du Rialto. Il se rendait à l'atelier de tissage de la soie de Calle Venier où il était apprenti, en plein cœur du *sestier** de Cannaregio.

Il n'y avait encore presque personne dehors, hormis un boulanger emmitoufflé dans sa cape qui rentrait chez lui après le travail et quelques patriciens un peu ivres au terme d'une nuit passée au Casin dei Nobili, la maison de jeu du Campo San Barnaba qui se déployait à proximité.

On entendait les appels des garçons de *bàcari** et de tavernes que leurs patrons avaient envoyés ouvrir les volets des fenêtres donnant sur la rue et allumer le feu des cheminées. Ils attendaient les premières vagues de pêcheurs et de marchands de légumes venus se réchauffer d'une gorgée de

vin avant de décharger leurs barques tout autour du grand marché du Rialto.

Maso pressait le pas le long de la célèbre rue et sifflotait une barcarolle en faussant avec ferveur quand, à cause de la morsure du froid ou parce qu'il était parti trop vite de chez lui, une envie pressante le saisit.

Il s'engagea à droite dans le lacinis de ruelles derrière San Silvestro, longea un passage couvert qu'éclairaient les derniers vacillements d'un lampion au bas d'une niche de la Vierge et s'introduisit dans l'obscurité d'une petite cour intérieure. Son pied heurta une masse indistincte sur le sol. Curieux, il se pencha et, dans la lueur ondoyante du lumignon, son regard rencontra deux yeux exorbités et une langue saillante, un visage défiguré par une grimace de terreur, une terreur qui était sans équivoque celle de la mort.

— Au secours ! hurla Maso d'une voix cassée.

Puis, dans un crescendo :

— Au secours ! Il y a un mort ici ! Aidez-moi, quelqu'un !

Mais il restait accroupi et continuait à soutenir la tête inerte sans même entendre les bruits de pas de ceux qui accouraient dans la *calle*.

Deux mains l'empoignèrent par les épaules et le clouèrent au mur, et une voix rauque hurla :

— Malheureux, qu'as-tu fait ?

Une autre voix, plus stridente cette fois, répondit :

— Il l'a tué !

En un rien de temps, il y eut un attroupement. Des garçons des tavernes voisines arrivèrent ; l'un d'eux brandissait une lanterne. Les plus curieux se bousculèrent pour se pencher au-dessus du mort.

— Le pauvre bougre, il a été étranglé !

— Les sbires, appelez les sbires ! cria un homme grand et gros, sans doute un des portefaix du marché.

— Il mériterait qu'on l'exécute ici, tout de suite, suggéra un autre homme d'une voix aigrette.

Il avait une tête en forme de poire enfoncée dans les épaules et deux jambes courtes et arquées. Il parlait du pauvre Maso qui restait là, hagard.

Les maisons tout autour s'étaient brusquement réveillées. Des volets s'ouvraient en claquant au-dessus des têtes, des lampes s'allumaient, des femmes enveloppées dans des châles se postaient aux fenêtres.

— Il est vraiment mort ? demanda une vieille de là-haut.

— Il l'a étranglé, répondit quelqu'un. Mais on le lui fera payer...

— Attendez, ce n'est pas moi, je l'ai trouvé comme ça... balbutiait Maso dans tout ce tintamarre.

Mais personne ne l'écoutait. Il était de plus en plus effrayé, bousculé par des jeunes qui avaient entrepris de le livrer à la justice, tandis qu'autour du mort, la foule attirée par le chahut – des hommes et des femmes sommairement vêtus, des badauds curieux venus des rues avoisinantes – avait enflé jusqu'à envahir la cour intérieure et la *calle*.

— Dispersez-vous, allez-vous-en, entendit-on enfin.

La justice venait d'arriver sous les traits de quatre sbires en uniforme, bandoulière et bottes à l'écuyère incluses, et munis de lanternes. Pendant que deux d'entre eux prenaient en charge le pauvre Maso qui avait poussé un soupir de soulagement en les apercevant, les autres transportèrent le cadavre dans la *calle* et l'examinèrent avec attention. Une aube laiteuse s'était levée, juste assez claire pour leur permettre d'évaluer la situation.

— C'est un patricien, remarqua un des gardiens de la paix. Il porte une veste, une cape et des bas de soie.

— Mais un de ces patriciens sans le sou, répliqua son collègue. On le voit aux raccommodages de sa chemise et à sa perruque mitée.

C'était juste. La victime avait un aspect négligé.

— Il a été étranglé, poursuivit le premier. Il a encore une corde autour du cou. Et il a essayé de se défendre ; sa main agrippe un poignard. Regarde ! Le poignard est taché de sang. Il a sûrement blessé son assassin.

Il fallait éloigner les curieux et prendre une décision. Les sbires ne savaient que faire : on ne croise pas tous les jours des cadavres dans la rue à Venise. C'était même la première fois que ces quatre-là en trouvaient un, et la chose les impressionnait beaucoup.

— C'est une affaire pour ceux de la Quarantie criminelle*, nota sagement le plus jeune, un certain Antonio.

— En attendant, c'est nous qui nous en occupons, rétorqua un autre. Nous ne pouvons pas perdre la face. Commençons par disperser cette foule.

Ce ne fut pas aisé de convaincre tous ces gens survoltés de retourner vaquer à leurs occupations, mais ils parvinrent enfin à se retrouver seuls avec Maso, aux côtés du cadavre.

— Qui est-ce ? demanda le plus âgé des sbires, un certain Luigi Biasio. Pourquoi l'as-tu tué ? Tu voulais le voler ?

— Je n'ai tué personne, se défendit le jeune garçon, plus blême que le mort. Je n'ai jamais vu cet homme de ma vie !

— Dans ce cas, que faisais-tu penché sur le cadavre quand on t'a trouvé ?

— Je me rendais au travail. J'ai eu envie d'uriner et je me suis caché dans le passage couvert. Quand j'ai trébuché sur lui, il était déjà mort.

Le grand garçon dégingandé aux oreilles décollées et au visage de lune, ébranlé par la peur et l'indignation, vêtu comme un ouvrier mais non sans distinction, n'avait effectivement pas l'air d'un criminel. Il fallait néanmoins le remettre entre les mains d'un magistrat.

Mais, que faire du mort ? Avant de l'exposer sur le pont de la Paille devant les prisons comme on le faisait avec tous les cadavres non identifiés, quelques recherches s'imposaient.

Un sbire se donna pour tâche de convoquer quelques boutiquiers des alentours pour une éventuelle identification. Et ce fut l'un de ceux-là, du nom de Zorzòn, propriétaire d'une petite boutique d'articles en tous genres, qui le reconnut.

— C'est Marino Barbaro, un *barnabotto**, déclara-t-il, un noble indigent qui habite près d'ici, derrière Ca' Rezzonico*. Il n'a jamais un sou en poche et il m'en doit beaucoup. Dieu sait maintenant quand je reverrai mon argent ! Tout de même, quelle triste fin...

Eh oui, un *barnabotto*, convinrent les sbires, un de ces aristocrates sans le sou qui vivent d'expédients et habitent dans de petits appartements que leur alloue la République dans la paroisse voisine de San Barnaba. Voilà qui expliquait sa tenue négligée.

Il n'y avait rien d'autre à faire, pour le moment, que le ramener chez lui. Deux des sbires, Luigi Biasio et le jeune Antonio, transformèrent un drap en civière de fortune et s'apprêtèrent à transporter le mort pendant que les autres, Giuseppe et Momo Serpieri, ligotaient les mains de Maso. Puis ils se dirigèrent vers le Rialto et, de là, jusqu'au palais des Doges et aux nouvelles prisons voisines.

La ville se réveillait. Sur le Grand Canal, devant l'Erbaria – le marché de gros au pied du palais des Camerlenghi – se pressaient des barges de transport, des radeaux, des chalands, des *caorline** débordant de légumes en provenance des îles que des marchands emmitouflés disposaient au fur et à mesure sur les éventaires. Des exhortations, des appels, des voix rauques, des dialectes de la région et des ritournelles s'entrecroisaient dans l'air glacé.

Tout près, les *bragozzi** de Chioggia ou de Pellestrina que de robustes pêcheurs en cape et bonnet de laine propulsaient à l'aide de rames approvisionnaient la Pescheria, le marché aux poissons. Les paniers déversaient sur les étals un torrent argenté et frétilant de sardines, de petites soles et de maque-

reaux entre le rouge des homards et des rougets et le noir des anguilles. Les voix humaines montaient vers le ciel où elles s'entremêlaient au chant des oiseaux.

Les premiers clients arrivaient : femmes du peuple au bras glissé dans l'anse d'un cabas, petits vieux impatients de rencontrer quelqu'un avec qui bavarder, quelques moines mendians.

De l'autre côté du pont, sur la Riva* del Vin, les porteurs déchargeaient les tonneaux et croisaient des bandes de jeunes patriciens enveloppés dans leur cape, qui, après une nuit de débauche, rentraient chez eux d'un pas chaloupé et les yeux battus, au bras de femmes lourdement maquillées.

Plié en deux entre les sbires, d'abord soulagé de ne pas avoir été mis en pièces par la populace, Maso ne voyait rien, n'entendait rien ; il vivait un cauchemar. Comment une chose pareille avait-elle pu lui arriver à lui, simple apprenti, qui n'avait jamais fait de mal à personne ? On ne pouvait pas l'accuser d'homicide, c'était un malentendu, on le libérerait bientôt.

Au-delà du pont, à la hauteur de l'église San Salvador, Giuseppe s'arrêta soudain, bousculant et faisant trébucher le pauvre Maso.

— Dis donc, Momo, lança-t-il à son collègue, le Gatto Nero est ouvert. Si on allait boire un verre de blanc pour se réchauffer ?

Disant cela, il ouvrit la porte de la gargote qui donnait sur la *calle*. Ils entrèrent tous les trois dans la grande salle que seul éclairait le feu d'une immense cheminée. On distinguait à peine dans cette pénombre le grand comptoir central au-dessus duquel des jambons et des salamis étaient suspendus à une poutre. Les rares clients attablés n'étaient que des ombres floues. Maso en fut soulagé, car être vu les menottes aux mains lui aurait été intolérable.

— Tu prendras bien un verre de vin, toi aussi ? lui demanda Giuseppe.

Maso secoua la tête. Il avait la gorge nouée et ne pouvait rien avaler. Tandis que les sbires vidaient allégrement un pichet de vin et nettoyaient un plat de petite friture au parfum alléchant, le jeune homme continuait de ruminer sa situation. Et ses parents ? se demandait-il. Qui les préviendrait ? Les pauvres, ils ne croiraient pas aux accusations portées contre lui, mais que pourraient-ils faire ? Bien peu, sans doute. Il était sûr cependant que Mlle Renier, la patronne de l'atelier de tissage qui le connaissait bien, prendrait sa défense. C'était une femme cultivée, une femme d'affaires ; elle saurait à qui s'adresser.

Le trio se remit en route le long des Mercerie*, la rue commerçante. Les boutiques de mode étaient encore fermées, mais il y avait de plus en plus d'animation : employés se rendant au bureau, artisans allant vers leurs ateliers, marchandes de beignets bien chauds et, en chemin vers le marché, des servantes que talonnaient des gondoliers désœuvrés. Maso ne voyait rien de tout cela, il gardait les yeux baissés de peur de croiser une connaissance tout en se demandant ce qu'il ferait pour s'en sortir. Mais oui, Mlle Chiara Renier viendrait à son secours, il en était sûr ; elle était si compétente et si instruite.

Penser à la patronne de l'atelier de tissage où il travaillait était presque parvenu à le rassurer quand, au moment où ils débouchaient sur la place Saint-Marc, Giuseppe, se sentant d'humeur macabre, donna une secousse à la corde qui tenait Maso attaché et pointa du doigt les colonnes dressées sur la Piazzetta entre lesquelles avaient lieu les exécutions capitales.

— C'est là que tu finiras, s'exclama-t-il avec un rire. Entre Marc et Théodore.

Maso se mit à sangloter comme un enfant.

CHAPITRE 2

— **N**ani, où es-tu ? Il est temps de partir.
Marco Pisani, qui attendait dans le jardin de son petit palais, leva la tête vers une fenêtre de l'entresol où se montra aussitôt un beau jeune homme souriant.

— J'arrive, patron, j'enfile une veste et je saute dans la gondole !

— Et toi, coquin de Platon, où as-tu passé la nuit ? dit Marco avec un sourire en caressant affectueusement un matou gris qui s'étirait sur le couvercle en métal de la margelle du puits. Gare à toi, Platon. Si tu continues à embêter les chattes du curé, je vais devoir appeler le châtreur.

Impassible, Platon bondit à terre et voulut se frotter aux jambes de son maître.

— File à la cuisine, lui conseilla Marco. Rosetta a mis quelque chose de côté pour toi.

Marco et Nani se rendirent à la darsine aménagée dans le jardin, montèrent à bord de la gondole, franchirent la porte d'eau percée dans le mur de soutènement de droite et parcoururent le bref tronçon du canal qui longeait le Campo San Vio, non loin de l'église Santa Maria della Salute.

Debout à la poupe, Nani ramait vigoureusement au milieu des embarcations qui, tôt le matin, embouteillaient déjà le Grand Canal. Il songeait que son patron avait beaucoup de qualités, mais aussi le défaut d'être trop modeste : si sa gondole

avait arboré le blason de la maison des Pisani, les *bragozzi* et les petites barques se seraient écartés à leur passage. Mais le patron préférait passer inaperçu.

Le jeune homme était convaincu qu'à Venise l'élégance était un devoir civique. Tandis qu'il ramait avec énergie, il se fit la réflexion qu'aucun patricien ne serait jamais sorti de chez lui sans perruque. Aucun, sauf son patron qui s'obstinait à se balader cheveux au vent. De beaux cheveux châains, certes, et toujours bien coiffés. Et des vêtements de bonne qualité, mais austères, comme ceux d'un notaire. Il suffisait cependant de le regarder, de voir son allure élégante et son regard perçant pour constater qu'on avait affaire à un aristocrate.

Nani ruminait tout en esquivant adroitement les autres embarcations. Un autre trait de caractère de son patron qu'il ne comprenait pas était sa manie du travail. Certes, Pisani était un des magistrats les mieux formés, mais depuis qu'il avait été élu avocat il n'avait plus une minute à lui et travaillait d'arrache-pied comme n'importe quel bourgeois. Étirant le cou pour voir le décolleté vertigineux d'une dame dans une gondole voisine, Nani se désolait de toujours devoir sortir faire les commissions de son maître pendant que les domestiques des autres maisons patriciennes passaient leurs journées à paresser et à dormir dans les antichambres. Il lui fallait bien admettre qu'il s'amusait et qu'il était bien payé, mais voilà... un peu plus de décorum ne serait pas de refus.

— Attends-moi ici à l'heure habituelle, le salua Marco en débarquant sur la Piazzetta, puis il se dirigea vers les Anciennes Procuraties* qui hébergeaient les bureaux de l'administration de la Sérénissime et les résidences des puissants procureurs de Saint-Marc. Il s'engagea sous les arcades et monta l'escalier jusqu'à l'entresol, puis il ouvrit une porte laquée et entra dans un cagibi où il rangeait l'uniforme de sa noble charge ainsi que le faisaient bon nombre de ses collègues magistrats dans les petits bureaux tout autour de la place.

— Déguisons-nous en avocat, marmonna-t-il en se mettant sur la tête la grosse perruque blanche à boudins qui retombait sur sa poitrine et en s'enveloppant dans la toge à traîne réglementaire, noire et longue jusqu'à terre.

Il se regarda dans le grand miroir, désenchanté par le personnage pédantesque qui s'y reflétait.

— Dieu sait pourquoi il faut se fagoter comme ça pour administrer la justice, poursuivit-il à mi-voix. Cela se comprend quand on accompagne le doge dans les cortèges ou qu'on assiste aux séances du Sénat, mais à quoi servent la toge et la perruque en temps normal, quand je dois interroger des prévenus et des témoins pour instruire un procès ?

Attentif à ne pas trébucher, Marco traversa la place, déjà animée à cette heure de la journée, saluant des connaissances et lorgnant avidement les débits de café, mais il était trop tard pour qu'il s'y arrête. Il entra au palais des Doges par la Porta della Carta*, entourée comme d'habitude des tables des écrivains publics en attente de clients, emprunta l'escalier des Géants et accéda par la galerie au deuxième étage où se trouvaient les pièces réservées aux employés.

Les bureaux de l'Avogaria* et ceux d'autres magistratures judiciaires telles que le tribunal de la Quarantie criminelle occupaient un ensemble de pièces de l'entresol et du deuxième étage situées à mi-chemin du bassin et des nouvelles prisons auxquelles elles étaient reliées par un pont couvert.

Correctement vêtu de noir comme l'exigeait sa charge, son secrétaire Jacopo Tiralli l'attendait.

— Aujourd'hui, 7 décembre 1752, à l'aube, déclama-t-il sur un ton solennel, le cadavre du patricien Marino Barbaro a été trouvé aux abords du Rialto. Il semble avoir été étranglé. Son assassin a été emmené aux nouvelles prisons où il attend son interrogatoire. On m'a dit qu'il a été pris sur le fait. Je crains que cette affaire ne vous incombe, étant donné que les autres avocats ne sont pas encore là.

Maigrelet et de petite taille, d'origine bourgeoise et, comme Pisani, diplômé en droit à l'université de Padoue, Tiralli était un collaborateur précieux. Attaché à ses devoirs et totalement dépourvu du moindre sens de l'humour, il employait le plus souvent un langage bureaucratique et on le voyait rarement sourire.

— Eh bien, Tiralli, soupira Pisani, voyons de quoi il s'agit.

Les causes simples ne le stimulaient pas.

— On dirait une affaire déjà résolue, un vol qui a mal tourné. Allons aux prisons, tu me diras ce qu'on en sait en chemin.

Entre autres tâches qui incombaient aux trois avocats de la commune, il y avait celles d'instruire les procès et de soutenir l'accusation. Marco ne détestait pas cet aspect de sa profession qui le mettait en contact avec les gens. Souvent, il ne se bornait pas à convoquer les témoins mais allait les rencontrer en personne, s'appropriant ainsi le travail des sbires, des juges et des huissiers de la Quarantie criminelle, c'est-à-dire le tribunal pénal. Mais puisqu'il ne se mêlait pas de politique et n'exerçait pas sa prérogative qui l'autorisait à invalider les décisions des autres magistratures quand elles ne lui semblaient pas conformes à la loi, personne ne s'était jamais plaint.

Sur le pont qui unissait le palais des Doges aux prisons, un imposant édifice de pierre érigé un siècle plus tôt quand les cellules du Palais s'étaient révélées insuffisantes, Tiralli le mit au courant des événements.

— Les faits parlent d'eux-mêmes, conclut-il. Ils ont trouvé ce jeune Tommaso Grassino penché sur le cadavre.

Tiralli était méticuleux et sincère, mais il tirait parfois des conclusions un peu hâtives. Quand le geôlier ouvrit la porte de la cellule du rez-de-chaussée, Marco étouffa un rire. Tremblant de tous ses membres, le prisonnier était adossé à la paroi comme s'il avait voulu se fondre en elle, et ses yeux implorants étaient rougis de larmes.

— Ce serait donc lui, le dangereux meurtrier Tommaso Grassino ? demanda Marco.

— Oui, Excellence, non... pardon, non monsieur, balbutia Maso. Je suis Grassino, mais je ne suis pas un criminel.

— Dans ce cas, que faisais-tu accolé au cadavre de Marino Barbaro ce matin, avant l'aube ?

Maso raconta son histoire, expliqua que c'était le chemin qu'il empruntait tous les matins pour se rendre à l'atelier de tissage, ajouta que ses connaissances pouvaient confirmer qu'il était un honnête homme, qu'il travaillait et qu'il avait un avenir. Son Excellence n'avait qu'à le demander à sa patronne, la directrice de l'atelier de tissage qui l'employait.

— Tu veux dire, l'épouse du patron... précisa le secrétaire.

— Non, monsieur. Mme... ou plutôt, Mlle Chiara Renier n'est pas mariée et c'est vraiment elle la patronne. Elle a hérité l'entreprise de son père et elle est très compétente.

Maso s'essuya les yeux et ajouta, avec une pointe d'orgueil :

— Vous savez, nous produisons les brocarts et les draps d'or les plus beaux de Venise et nous les exportons dans toute l'Europe. Mme Renier sait qui je suis. Pourquoi aurais-je voulu tuer ce malheureux ?

Pisani n'eut aucun mal à le croire. Manifestement, le jeune homme avait simplement eu le malheur de découvrir le corps et de tomber sur un idiot de sbire qui croyait avoir capturé l'assassin. Barbaro semblait en outre être démuné. Qui aurait voulu le voler ? Dieu sait pourquoi on l'avait tué.

— Pour l'instant, dit Marco en s'adressant à Maso, arme-toi de patience, car tu devras rester ici quelques jours comme le prescrit la loi, puisque tu as été arrêté et inculpé. Ta famille pourra te rendre visite et t'apporter à manger. Tu seras bien traité, mais tu resteras incarcéré jusqu'à ce que nous découvriions un élément de preuve qui te disculpe.

Il se disait qu'en instruisant lui-même son procès, il pourrait le mettre à l'abri des enquêtes des fantassins de la Quarantie

criminelle, capables de faire avouer n'importe quoi à un garçon aussi naïf.

Dans la salle des gardes, Marco Pisani examina le poignard qui portait de légères traces de sang et interrogea les sbires qui avaient arrêté Maso et ramené le mort chez lui. Le regard du plus vieux, Luigi Biasio, avait quelque chose de fourbe.

— Qu'en as-tu pensé ? lui demanda-t-il.

— Barbaro vivait dans un taudis de Dorsoduro, non loin du Campo San Barnaba, expliqua le gardien. La vieille servante qui veillait sur lui a fondu en larmes quand elle l'a vu dans cet état. Nous l'avons couché sur le lit, avec la corde qui avait servi à l'étrangler. La servante est certaine qu'il revenait de la maison de sa maîtresse, Lucrezia Scalfi, où il restait parfois jusqu'à l'aube. Elle affirme ne rien savoir de sa vie. Mais nous avons capturé l'assassin.

— Mais si le cadavre avait encore un poignard ensanglanté à la main, objecta Pisani, il a dû blesser l'assassin avec. Le jeune Tommaso Grassino n'a pourtant aucune blessure. Dans ce cas, pourquoi est-il incarcéré ?

— Bof, il était là, sur les lieux, et tout le monde le disait coupable...

Pisani songea une fois de plus que si c'était ainsi que raisonnaient les sbires, il n'avait pas tort de ne se fier qu'à lui-même.

— Il est ici, poursuivit-il, et je préfère l'y garder, mais gare à vous si vous le maltraitez. Convoquez Lucrezia Scalfi à mon bureau demain après-midi.

Quand il rapporta toge et perruque aux Anciennes Procuraties, Marco regarda encore une fois son reflet. La glace lui renvoya l'image d'un homme agréable, dans la force de l'âge. À trente-cinq ans, il avait encore la silhouette mince et agile d'un jeune homme, d'abondants cheveux châains noués sur la nuque, un front haut et un nez aristocratique, légèrement aquilin. Il portait un justaucorps, un gilet d'excellente coupe mais sans ornements et une cape sombre, la tenue

idéale pour passer inaperçu. Il n'entendait pas renoncer à son choix de l'anonymat même si à cause de cela, beaucoup de gens le jugeaient excentrique.

Il se mit quelques instants à la fenêtre de l'entresol sous la galerie pour admirer de biais la place qu'inondait la pâle lumière du soleil hivernal. À gauche, la basilique Saint-Marc, composition orientalisante aux nombreuses coupoles surplombant les pinacles gothiques des grands cintres ; au fond, ce miracle qu'est le palais des Doges, forteresse de dentelle d'une légèreté de nuage ; et, plus loin, le scintillement de la mer. Devant lui, l'enfilade des Nouvelles Procuraties, cœur battant de l'État.

La grande place dallée de trachyte accueillait l'habituelle faune hétéroclite : dames aux robes amples et châles bigarrés en train de palper des tissus sur les éventaires des marchands ambulants à l'ombre de grands parasols, grappes de gentils-hommes bavardant entre eux, vêtus de satin jaune ou bleu et de bas de soie, bourgeois affairés qui passaient leur chemin. Deux dominicains, des marchandes de beignets avec leur plateau en bois suspendu à leur cou et quelques mendiants déambulaient parmi la foule.

Pisani n'avait aucunement envie de se joindre aux bavardages des patriciens qui se pressaient à cette heure dans les cafés de la place Saint-Marc, préférant aller aux Mercerie où les lettrés se retrouvaient dans le fameux local de Menegazzo. Là, il choisit une table dans un coin, commanda quelques amuse-gueule – petites seiches, brandade de morue, sardines à l'aigre-doux – puis se plongea dans la lecture des journaux. La clientèle d'habitues composée d'intellectuels vénitiens qui se livraient là à de doctes conversations y trouvait un vaste choix de gazettes de plusieurs pays d'Europe.

L'arrivée de son ami, Daniele Zen, avocat issu d'une riche famille bourgeoise et ancien camarade de cours à l'université de Padoue, interrompit sa lecture. Il tombait à point puisque

Marco avait déjà pris la décision de l'intégrer à son enquête comme il l'avait déjà fait à quelques reprises. Il appréciait la finesse de son esprit et sa discrétion, et il avait beaucoup d'estime pour lui.

— Toujours terré comme un ours, lui dit Daniele en guise de salut en s'asseyant en face de lui. C'était un beau jeune homme blond aux yeux clairs et au physique d'athlète. Il fréquentait les salons où il avait beaucoup de succès auprès des filles à marier et des courtisanes.

— Toi, mon ami, tu es trop sérieux. Je parie que tu as travaillé toute la matinée.

— Et je dois retourner au Palais cet après-midi, admit Marco. À propos, une affaire qui pourrait t'intéresser m'est tombée entre les mains. Il s'agit d'un jeune apprenti qui a eu la malchance de trébucher sur le cadavre d'un *barnabotto* derrière l'église San Silvestro. Une brigade de crétins de sbires a décidé qu'il était l'assassin et ils l'ont incarcéré. Je ne crois pas qu'il y ait des preuves à son encontre, au contraire. La mort de ce Marino Barbaro est un peu curieuse. Mais si je ne trouve pas bientôt un bon filon, sois prêt à le défendre.

— Je le serai, Excellence, dit Zen en plaisantant. Mais des querelles de jeu, des escroqueries, des dettes et Dieu sait quoi encore peuvent entraîner le meurtre d'un aristocrate sans le sou. Ces gens-là ne reculent devant aucun expédient. Il est difficile de savoir vraiment ce qu'ils font pour gagner leur vie.

— C'est pour cela que tu me donneras un coup de main, dit Pisani avec un sourire en sirotant avec délice sa tasse de café.

Daniele avait raison. Les *barnabotti* étaient une plaie du siècle et la preuve vivante de la décadence de la Sérénissime. Ils appartenaient à ces familles nobles qui, quand avaient pris fin les fructueux échanges commerciaux entre Venise et l'Orient, n'avaient pas su investir leurs avoirs dans les fermes de l'arrière-pays alors qu'au milieu du XVIII^e siècle ces fermes représentaient le meilleur placement possible. En outre,

nombreux étaient ceux qui, soudain désœuvrés, avaient dilapidé le reste de leur patrimoine dans les jeux de hasard. Les plus mal en point étaient les jeunes qui refusaient le métier des armes ou la magistrature, car, sans le sou, ils auraient dû se contenter d'y jouer un rôle mineur. Les plus cultivés et les plus résolus se faisaient embaucher comme tuteurs ou bibliothécaires dans de grandes familles où ils étaient à peine plus que des domestiques ; mais la grande majorité vivait d'expédients. La Sérénissime accordait aux plus démunis de minuscules appartements dans les environs de l'église San Barnaba, dans le sestier de Dorsoduro. C'est du reste de là que leur venait leur surnom de *barnabotti*. Mais le plus ridicule était que leur indigence ne les privait d'aucun des privilèges de l'aristocratie, y compris celui de voter au Grand Conseil.

Marco était déjà assis dans la salle de l'Avogaria quand on fit entrer Lucrezia Scalfi. La femme affichait les ruines d'une ancienne beauté. Yeux cernés, maquillage excessif, faux bijoux tape-à-l'œil, vêtements maintes fois remodelés. Une courtisane, en conclut Marco, sans doute en son temps une courtisane de luxe et qui, n'ayant pas su planifier son âge mûr, devait continuer d'exercer son métier.

— Madame Scalfi, commença Pisani en regardant fixement la femme qui faisait la révérence, nous croyons savoir que vous étiez en bons termes avec Marino Barbaro.

— Oui, nous étions amis. Quelle horrible fin. Vous ne pensez tout de même pas que j'y suis pour quelque chose ?

Lucrezia Scalfi s'était tout de suite mise sur la défensive.

— Ne vous occupez pas de ce que je pense. Était-il chez vous hier soir ?

— Il était chez moi, avoua-t-elle avec réticence. Il venait me trouver deux ou trois fois la semaine, il restait pour dîner, puis quelques amis venaient se joindre à nous et...

— Vous jouiez aux cartes. Vous savez que les jeux de hasard dans les maisons privées sont interdits ?

La femme leva vivement le menton.

— Ce n'étaient pas des jeux de hasard ! Nous faisons de la musique, nous bavardions, parfois nous allions tous ensemble dans une taverne. Des choses sans conséquence.

— Mais qui vous faisaient vivre, interjeta Pisani. Barbaro avait-il de l'argent ? Où se le procurait-il ?

— Il n'en avait pas beaucoup, vous pensez bien. Il lui arrivait de travailler au Casin dei Nobili, la maison de jeux voisine de chez lui. Il y tenait un comptoir où, de temps à autre, il concluait des marchés... C'est une activité légitime. Vous n'ignorez pas que seuls les patriciens peuvent l'exercer.

— Et de temps à autre il y vendait ses votes du Grand Conseil. Je suis au fait de ce genre de choses.

La femme ne dit rien.

— Vous donnait-il de l'argent ? continua Pisani.

— Pas beaucoup, admit Lucrezia. Mais je le connaissais depuis des années... Et comme il m'amenait des amis plus argentés, je l'invitais...

— Dans votre lit.

— Si vous y tenez : dans mon lit.

Elle sourit effrontément, replaça une mèche bouclée qui lui retombait sur le front. Elle avait encore une lourde masse de cheveux blond roux.

— Maintenant, poursuivit Pisani en cherchant son regard, je veux que vous me disiez si Barbaro avait des ennemis, quelqu'un qui aurait voulu le tuer.

Lucrezia baissa les paupières.

— Non, pas que je sache. Il a peut-être manigancé de petites combines, mais de là à ce qu'on veuille le tuer... D'après moi, un ivrogne l'aura assassiné par erreur.

— Merci de votre point de vue. Mais pourquoi rentrait-il à pied ce soir-là ? N'avait-il pas sa propre gondole ?

Lucrezia éclata d'un rire grinçant.

— Marino ? Une gondole ? Mais il était sans le sou ! Il se déplaçait toujours à pied. Il y a bientôt quatre ans, il avait dû congédier son gondolier. Il gardait seulement une vieille servante. Et il habitait une des maisons de l'État.

— Qui étaient ses amis, ceux qu'il emmenait parfois chez vous ? insista l'avocat.

Visiblement agitée, elle enroula son collier de fausses perles autour de son doigt en regardant autour d'elle.

— Mais... je l'ignore. Ils ne mentionnaient jamais leurs patronymes... et puis, ce n'étaient jamais les mêmes... Je ne les connais pas.

Elle mentait, de toute évidence. Elle ne voulait pas compromettre ses clients. Mais rien ne pressait. Si nécessaire, il la ferait parler tôt ou tard, mais pas par la torture, interdite depuis longtemps à Venise. Avec ce genre de femme, une menace suffisait.

— Barbaro rentrait-il toujours chez lui à la même heure quand il vous rendait visite ? continua Pisani. Quel était son trajet ?

— J'habite près de Santa Maria Formosa, dans la Salizàda* San Lio, répondit Lucrezia, ravie de changer de sujet. Il partait toujours après deux heures du matin et se rendait au Rialto, et de là, en empruntant la Ruga* San Giovanni et la Rughetta* del Ravano, il arrivait derrière le palais Pisani et puis chez lui.

Ainsi, son tueur l'attendait caché sous un des portiques derrière San Silvestro, certain de le voir arriver. Depuis quelques années, des réverbères éclairaient les rues que Barbaro parcourait la nuit, aidant ainsi son assassin à le reconnaître.

Barbaro pouvait aussi avoir été la victime fortuite d'un voleur à la tire, mais alors, pourquoi le tuer ? En général, les voleurs ne commettaient pas un tel crime qu'ils jugeaient

inutile et dangereux. Et puisque la victime s'était emparée de son poignard, un voleur sensé aurait pris la fuite.

Il était plus probable que Barbaro ait été une victime désignée. Son ami Zen avait sans doute raison : des dettes de jeu, une escroquerie, qui sait ce qu'avait pu manigancer ce sans-le-sou pour se valoir la colère de quelqu'un. Mais un homicide ! Il devait être allé trop loin. Manifestement, la femme qui regardait Pisani de biais en se demandant si elle l'avait dupé en savait beaucoup plus qu'elle n'était prête à le dire.

Le moment était venu d'amorcer une initiative que ses collègues avocats n'approuveraient pas. Marco renvoya Lucrezia, fit mander Daniele Zen et convoqua Nani qui courtisait la petite servante d'une auberge voisine de San Moisè. Ils se rendirent tous les trois en gondole chez Marino Barbaro.